

ANDREA MARIA SCHENKEL

Finsterau

roman traduit de l'allemand
par Stéphanie Lux

ACTES SUD

HERMANN MÜLLER

Roswitha Haimerl attendait là, le manteau boutonné jusqu'en haut, le sac à main sous le bras.

— Bon ben j'y vais, Hermann. J'ai rangé la salle et j'ai mis les chaises sur les tables, sauf pour celle du fond. Y a un pauvre diable qui s'y est installé, tu devras le mettre dehors toi-même. Il a déjà réglé.

— Oh là, du calme. C'est pas parce qu'il a l'air d'un clochard que c'en est un. Mais c'est bon, tu peux y aller. Demain, on va avoir pas mal de boulot, avec les habitués.

L'aubergiste était en train de rincer les derniers verres, qu'il mit à sécher sur l'égouttoir à côté de l'évier, avant de s'essuyer les mains dans son torchon de vaisselle.

— D'ailleurs, avant que j'oublie : tu pourrais venir un peu plus tôt demain ?

— Je m'arrangerai. Bon, ben à demain.

Hermann Müller raccompagna Roswitha Haimerl jusqu'à la porte.

— Bonne nuit, et fais gaffe que personne ne t'embarque.

— T'inquiète pas, Hermann, si quelqu'un m'embarque, il me ramènera au plus tard au lever du jour. Allez, salut, et débarrasse-toi de ce vagabond.

Roswitha Haimerl sortit dans un éclat de rire, et le patron referma derrière elle. Il laissa la clé sur la porte, et se dirigea vers la table du fond.

Le client était affalé sur la table, une main sous la tête, l'autre tenant un verre de bière à moitié plein. Le patron prit le verre et le posa hors de portée de l'homme endormi. Puis il posa la main sur son épaule et entreprit de le réveiller.

— On ferme. C'est fini pour aujourd'hui. Tu m'entends? L'homme se redressa, l'air hébété.

— C'est bon, c'est bon, je m'en vais.

— Tu veux que j'aille te chercher un taxi, ou tu peux rentrer chez toi à pied?

L'étranger essaya de se lever, glissa, retomba assis sur sa chaise.

— Lâche-moi! Je vais y aller, ôte tes pattes de là.

— Du calme. Tu as besoin d'aide?

— Je n'ai besoin de l'aide de personne, personne! Les deux mains sur la table, il essaya à nouveau de se relever. Son trousseau de clés tomba sur le sol.

Hermann Müller se pencha pour le ramasser.

— Tu sais quoi? Je vais aller te chercher un taxi. Je ne te laisserai pas prendre ta voiture, mon vieux. Sinon tu vas encore te faire arrêter par la police et c'est moi qui aurai les emmerdes.

— La police, ne me fais pas rire! Le client eut un rictus. Ça leur est parfaitement égal. Quand un type est saoul, ils interviennent, ils l'arrêtent, ces messieurs de la police, mais tu peux tuer quelqu'un, ils s'en foutent. Ils s'en foutent complètement, crois-moi.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries? Qui se fout de quoi?

Malgré son ivresse, le client avait finalement réussi à se lever et, titubant un peu, il se pencha vers le patron jusqu'à ce que son visage soit tout près du sien.

— Les flics laissent courir les meurtriers, je te le dis. Son index venait frapper le torse du patron. Je suis au courant d'un meurtre. Ça s'est passé deux ans après la fin de la guerre, et personne ne veut en entendre parler. Mais moi je suis au courant, et je ne me tairai pas. Je sais qui a fait le coup et pourquoi. Mais ils ne veulent rien savoir.

— Ça m'étonnerait que la police ne veuille rien savoir.

— Les flics? Ils ne veulent pas en entendre parler, ils s'en foutent complètement! Ils n'ont pas bien cherché, ces messieurs de la police. Il mit un doigt devant sa bouche. Chut! Pas un mot! Tais-toi, je sais tout.

Et il se laissa retomber sur sa chaise.

— C'est comme avec les trois singes : on ne voit rien, on n'entend rien, on ne dit rien. Ces messieurs préfèrent piétiner plutôt que d'impliquer leurs collègues étrangers. Plutôt la fermer que de passer un coup de fil en France. Surtout ne pas montrer son point faible.

— Qu'est-ce que tu racontes? Pourquoi la police préférerait ne rien faire plutôt que d'enquêter à l'étranger?

Mais le patron n'obtint pas de réponse : affalé sur la table, l'homme s'était rendormi. Hermann Müller essaya de le réveiller, sans résultat ; alors il éteignit les lumières, ferma la salle à clé et monta dans son appartement, qui se trouvait juste au-dessus de l'auberge, en emportant la caisse.

Le lendemain matin, l'homme avait disparu. Il était parti pendant la nuit, par une des fenêtres de la salle. Son portefeuille gisait sous la table.

En préparant la salle pour cette nouvelle journée, Roswitha Haimerl y trouva, outre quelques reçus et un

billet de vingt marks, une vieille coupure de journal jaunie. Curieuse, elle la déplia.

— Hermann, viens voir. Lui, là, il ne te dit rien ? Ce ne serait pas le procureur Augustin ? Elle tendit l'article de journal à son patron. Regarde, il était encore tout jeune.

L'aubergiste tendit la main pour prendre l'article.

— Fais voir.

Il le considéra un instant, puis il le replia et le rangea dans son portefeuille.

— Tu sais quoi, Roswitha, je le montrerai à Augustin quand il viendra prendre sa bière du matin. Ça risque d'être drôle, je suis curieux de voir ce qu'il va dire. Surtout si je lui répète ce que le vagabond m'a raconté hier soir.